

Résolution de l'énigme n° 10

Nous nous sommes quittés la semaine dernière en face du Musée de la Civilisation, en nous donnant du coude. Nous ferons aujourd'hui une bonne marche de santé jusqu'au Palais de l'Intendant, qui n'existe plus, j'en suis bien désolé. L'énigme que vous avez reçue il y a quinze jours vous conviait à la brasserie Dow en fin de parcours. Elle n'existe plus, elle non plus. Faut-il s'en désoler ?

Avant de prendre la rue de la Barricade, allons nous installer bien confortablement sur un banc en face de la caserne de pompiers dite n° 5 dont l'adresse est le 103 rue Dalhousie. Robert Lepage l'a habilement « démolie » pour y installer son Ex Machina.

Vingt ans après la Conquête, un marchand anglais, Robert Willcocks achète un espace sur la grève pour y construire un quai, ce qui laisse un bassin entre le musée et lui. Au tournant du XIX^e, les associés Lymburner et Crawford installent une première jetée qui ferme ce bassin. Puis, plus tard, deux jetées en « Y » traversent la rue Dalhousie (qui n'existe pas alors) tout en s'étirant dans la Pointe-à-Carcy. Tout ça se couvre de hangars et entrepôts pour l'import-export, exploités par une longue liste de Britanniques successifs : Davidson, Lees, Forsyth, Bell, Walker, Richardson, Tibbits (l'anse Tibbits de Lévis) et autres. Finalement, la ville achète l'ancien quai pour y construire la caserne.

Quelle étonnante caserne pour le citoyen du XXI^e siècle ! Nos nouvelles casernes de pompiers sont certainement plus fonctionnelles, mais d'une architecture disons plus... minimaliste.

Cette caserne a été conçue par un architecte que vous connaissez bien et qui est une grande étoile de ce type d'architecture, nommée éclectisme : Georges-Émile Tanguay. Eh oui, l'architecte de l'Hôtel-de-Ville, de la Dominion Corset, du Daily Telegraph au coin de Buade et du Trésor, de la caserne n° 10 sur la 5e rue à Limoilou, de plusieurs églises, de bâtiments

publics et de dizaines de maisons privées. Tous ces bâtiments portent clairement sa signature.



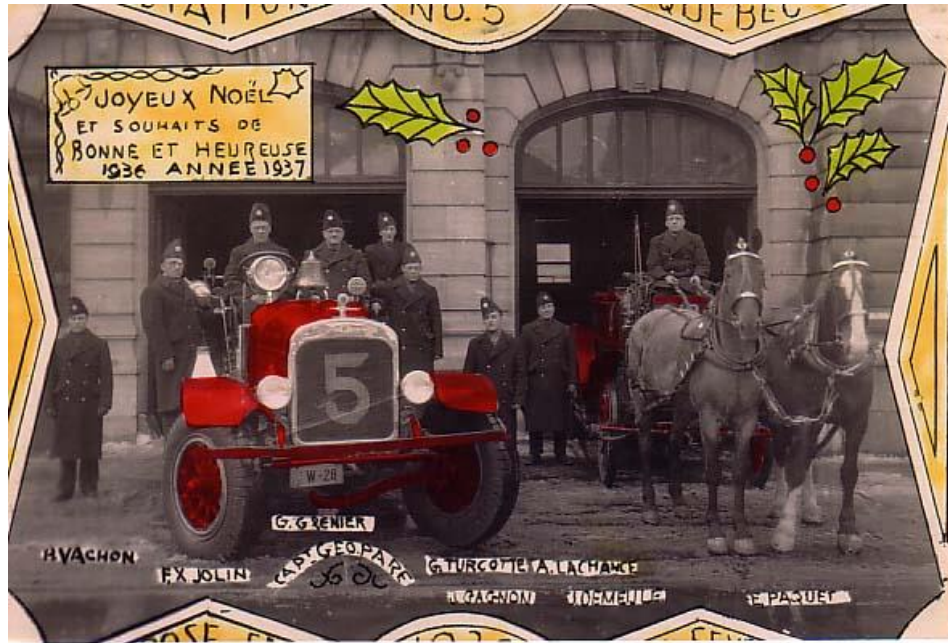
Cette caserne est érigée en 1912. C'est l'époque où la pierre et la brique sont graduellement devenues de simples parements sur une structure d'acier, bien que l'on continue de donner l'image des constructions anciennes où la pierre et la brique constituaient la structure du bâtiment. Murs porteurs versus murs parements. Ici, tout le rez-de-chaussée est paré de pierre de taille, comme dans un bâtiment classique. Quatre ouvertures en arcade, avec clé de voûte en saillie, reliées par des consoles médaillons soutenant un large bandeau de pierre qui sert de support à des pilastres en brique qui soutiennent une autre pierre en bandeau identifiant le bâtiment. Cette rangée de petits pilastres encadre les fenêtres en arc surbaissé, avec impostes en arc plein cintre qui amènent le regard à la toiture en mansarde ouverte par une lucarne monumentale et quatre plus petites lucarnes gothiques.

Quant à la tour à séchage, parée en brique de couleur différente du corps principal, avec chaînage en pierre, elle s'étire en colonnettes en poivrière posées sur des consoles à double renflement (des fusées...) et se coiffe d'un dôme en cuivre. Éclectisme, dites-vous ?



L'éclectisme, c'est le grand art à Québec, dans le dernier quart du XIX^e et le premier quart du XX^e. C'est l'art de l'amalgame qui emprunte aux différents styles qui l'ont précédé. Résumons en accéléré : d'abord l'architecture traditionnelle française du Séminaire au XVII^e-XVIII^e ; après le classicisme de la cathédrale anglicane, début 1800, on a pratiqué le néo-classicisme à l'évêché par exemple, milieu XIX^e ; puis, l'historicisme romantique britannique avec les portes Saint-Louis et Kent aux environs de 1875, et concurremment le Second Empire français à l'Assemblée nationale ; finalement l'éclectisme du Capitole à la place d'Youville (1900). Le résumé est abrupt, mais il permet de saisir, au tournant du XX^e, une architecture de l'excès, mais sur des bases classiques. Moins excessif qu'au Capitole, l'éclectisme de Tanguay n'en est pas moins assez exubérant pour une caserne. La fonctionnalité n'a pas réduit le style.

N'oubliez pas qu'après tout Tanguay doit consacrer le rez-de-chaussée aux charrettes de pompiers, mais aussi aux chevaux qui les tirent. Je parie que vous aviez oublié ce détail : il n'y a pas de camions à pompe à Québec en 1912. Je doute qu'on lui ait demandé un plan d'aération... On a l'habitude des odeurs de crottin, car il y a des centaines d'écuries dans la ville en 1912. Quant aux pompiers, eux, ils vivent à l'étage.

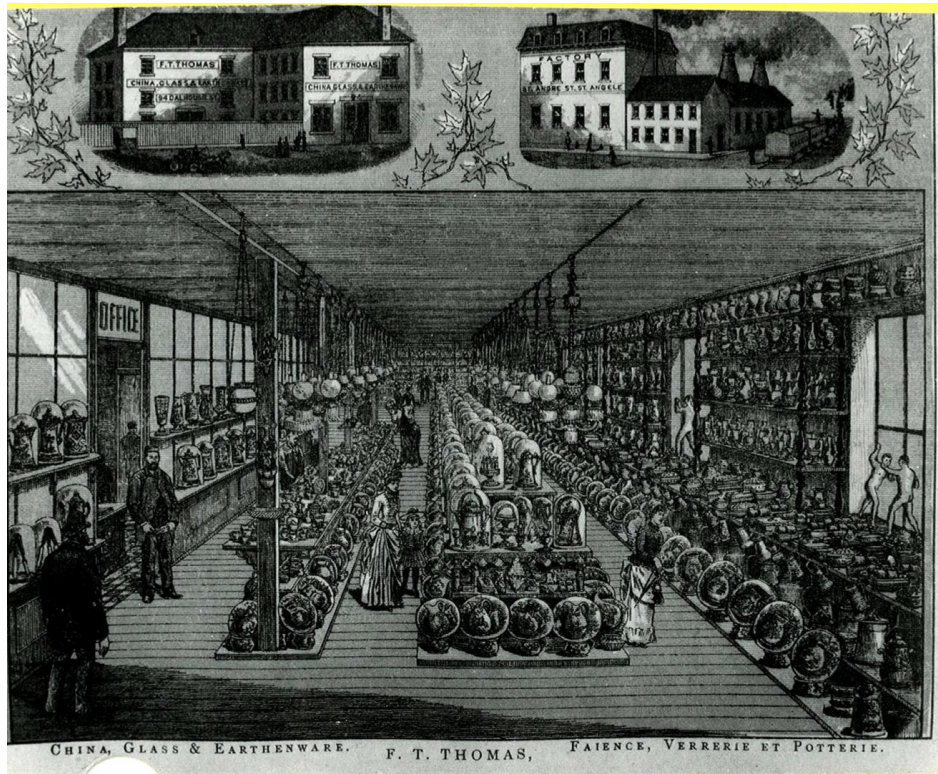


Eh bien, Lepage a rasé le bâtiment en sauvegardant son impressionnante façade. Pour dissimuler son imposant cube, Lepage a même poussé le plaisir esthétique jusqu'à inventer un prolongement de la façade ancienne en fibre de verre. Je parie que vous avez succombé à la magie de l'artiste, maître des décors de théâtre et de cinéma. On admire aussi que le nouveau toit en verre établisse un lien avec le Musée de la Civilisation. Quant à la boîte carrée d'Ex Machina, il faut féliciter les artistes peintres et les concepteurs d'enseignes...

Accolé à la caserne, un très joli bâtiment moderniste, hélas dévalorisé par la splendeur de la caserne, d'un côté, et par la désolation du stationnement, de l'autre côté. C'est une des dernières créations de l'architecte Héliodore Laberge, en 1954. J'aime son porche en saillie sur un avant-corps bien équilibré avec ses travées latérales, ses fenêtres regroupées, ses incrustations carrées au-dessus des ouvertures, etc. Cet emplacement a d'abord été occupé par la Quebec Exchange en 1820, la Bourse du Commerce toute naissante à Québec. À l'étage du bâtiment de la Bourse, il y avait l'une des premières salles de lecture publique.

En vous installant sur ces bancs, vous avez compris que vous étiez dans la cour publique de l'édifice René-Nicolas Levasseur. C'est un bâtiment conçu

en 1907 par les Staveley, père et fils, pour Francis-T. Thomas, un grossiste en vaisselle.



Archives de la ville de Québec

Apparemment, le bâtiment a été édifié sur les fondations d'un ancien entrepôt en pierre antérieur à 1800. Dans les années '40, c'est devenu un abattoir à poulet, qui a fermé dans les années '60. C'est aujourd'hui un édifice du Gouvernement du Canada, qui y loge Pêches et Océans Canada, l'Office national du film du Canada (ONF), entre autres.

Quant à René-Nicolas Levasseur, il a été recruté par le ministre de la Marine Maurepas en 1738 pour venir diriger le nouveau chantier naval royal dans le voisinage du Palais de l'Intendant. Imaginez qu'il allait lui-même sélectionner le bois jusqu'au lac Champlain. En plus, on lui demande de construire des navires de guerre, ce qui l'oblige à déménager son chantier au Cul-de-Sac, où l'eau est plus profonde. À l'été 1759, on le charge d'éteindre les incendies causés par les bombardements anglais.

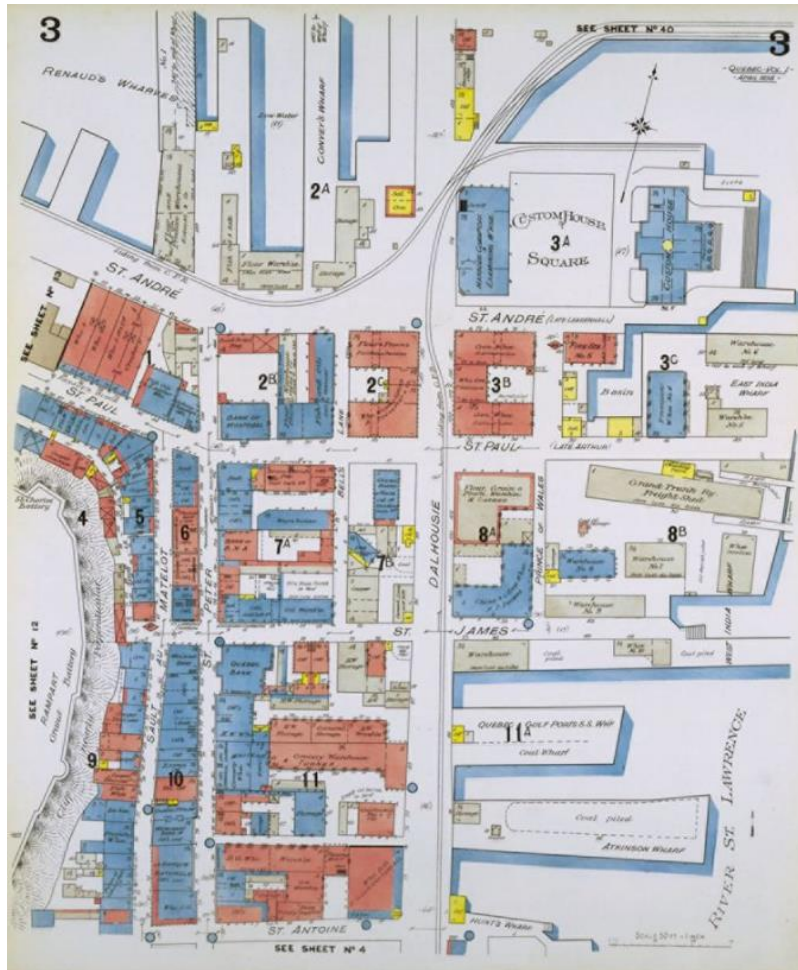
Alignons-nous maintenant sur la St. James Street, la rue de la Barricade. Comme vous pouvez le constater en observant cette photo des Meurdein Brothers, la St. James d'il y a un siècle diffère grandement de la rue de la Barricade d'aujourd'hui. Même l'Université Laval est différente, avec sa fausse façade de bois dessinée par Peachy en 1875. Le photographe semble avoir installé son trépied au croisement de la rue Dalhousie.



Photo Meurdein vers 1910 Musée McCord

Parenthèse : les citoyens de Québec aimaient bien leur tramway électrique à l'époque... ! Il y a 100 ans, la ville comptait environ 95 000 citoyens ; elle en compte aujourd'hui plus de 550 000. Mais, aujourd'hui, il y a l'auto !

Toute cette zone (Dalhousie, Barricade, Saint-Paul), au tournant du XX^e siècle, est couverte d'entrepôts et de hangars qui ne sont pas là pour leur esthétique. Regardez ce plan d'assurances de 1898 et comptez les *warehouses*.



Goad 1898 (7^B : la caserne)

La rue de la Barricade porte cet odonyme depuis 1996 seulement. Antérieurement, Saint-Jacques. Plus probablement St. James, car je suis porté à croire que la rue n'existait pas vraiment avant la Guerre de la Conquête, à peine peut-être un sentier pour aller de Saint-Pierre au Sault-au-Matlot.

D'ailleurs, ce gros édifice en brique brune du 17 de la Barricade serait construit sur les derniers emplacements occupés à l'extrémité de la rue Saint-Pierre à la fin de la Nouvelle-France, sur l'estuaire de la Saint-Charles. Ce bâtiment austère en brique du type Chicago School, absolument rationaliste, a été construit en 1913 pour la compagnie Langlois et Paradis, grossiste en épicerie. Pierre en soubassement, bandeau pour démarquer l'administration et l'accueil au rez-de-chaussée, de l'entreposage aux

étages, fenêtres couplées, petites ouvertures carrées en attique, corniche à modillons. Aujourd’hui, lofts et ateliers d’artistes.

Nous voici maintenant, quelques pas plus loin, aux plaques qui rappellent l’attaque des Américains dans la nuit du Jour de l’An 1775-76. Benedict Arnold amène ses troupes ici après une tentative ratée à la porte du Palais, tandis que Richard Montgomery attaque à Près-de-Ville, le futur boulevard Champlain. Montgomery est tué par une décharge de canon faite par le dernier quarteron de miliciens qui allaient s’enfuir et s’étonnent de leur réussite. Arnold est blessé à une jambe dans la rue Sous-le-Cap aux abords de la barricade dressée au bout de la rue du Sault-au-Matelot. Ses troupes doivent se replier tandis qu’on le transporte à l’Hôpital Général.



Il semble que les Américains aient toujours considéré Arnold comme leur plus grand général après Georges Washington. Mais voilà que, non satisfait des titres militaires qu’il espérait après la victoire de Saratoga en 1777, il tourne le dos à la révolution américaine et commence à collaborer avec les Britanniques. Il se retrouve donc en Angleterre, lui né Américain qui avait tant contribué à l’indépendance de son pays. Or, à cette bataille de Saratoga, il avait de nouveau reçu une balle à la même jambe qu’à Québec. Voilà pourquoi les monuments américains à la gloire d’Arnold montrent sa botte, portée par la seule partie de son corps qui ne les aurait pas trahis...! Trois de ses fils sont venus s’installer, non pas aux USA, mais au Haut-Canada.

Nous croisons la rue du Sault-au-Matelot. Côté gauche, je suis toujours impressionné par les escaliers de secours qui donnent dans cette rue du Sault-au-Matelot. Vers la droite, jetons un coup d’œil au-delà de l’Échaudé, vers le dernier tonnelier de cette rue qui en a compté des dizaines. Plusieurs tonneliers se sont d’ailleurs succédé à cette adresse, le 83-85, avec les jolis auvents. Le premier identifié est Hilaire Grenier, qui a six employés, frère de François dont on a déjà parlé, et qui, lui, avait 12

employés. On le connaît par un plan d'assurances de 1875, mais d'autres avant lui avaient occupé le bâtiment que l'assureur décrit comme étant en pierre de deux étages. Le tonnelier Louis Côté achète le bâtiment en 1910, puis le fait reconstruire à quatre étages en 1919. Et c'est son fils J.R. Édouard Côté qui sera le dernier artisan tonnelier de la ville en 1940. Le bâtiment voisin, le 87-89 a aussi été occupé un temps par un tonnelier.

Tout de suite après s'élevait la résidence de Joseph-Michel Cadet, avec son quai donnant dans la rue Saint-Paul (qui n'existait pas encore). C'est un autre des « tinamis » de Bigot, le plus important celui-là, munitionnaire en chef, emprisonné trois ans à la Bastille, qu'André Côté a tenté de réhabiliter il y a quelques années. Mais je suis hors sujet !

Pendant des siècles, la tonnellerie est essentielle au transport de presque tout : le blé, la farine, le sel, le sucre, le poisson, le lard, la mélasse, les pommes, les clous, la tête des marteaux, la poudre à canon, etc., etc., et le vin évidemment, l'eau-de-vie, le whisky, la bière, et... l'EAU, eh oui, l'eau. Imaginez un peu les tonneaux d'eau embarqués pour la traversée de l'Atlantique, deux mois, trois mois. S'il n'y avait plus de porteurs d'eau à Québec en 1900, leur disparition n'était certainement pas ancienne.



Côte d'Abraham (Louis-Prudent Vallée, 1870)

Bref, tout se transportait en tonneau, ou presque. D'où le tonnage pour mesurer la capacité de charge des bateaux. Et le tonnelier ne fabrique pas que des tonneaux pour le transport, mais aussi des cuves, des seaux, des tinettes, des saloirs, des barattes, des minots, etc.



Côte de la Montagne (Richard Short, 1760)

Le bois utilisé dans la fabrication du tonneau varie selon son usage, frêne, orme, érable, sapin, pin, mais peu de chêne, puisqu'il est réservé aux chantiers navals. Le format du tonneau varie également. Mais aussi le travail lui-même du tonnelier ; un tonneau à clous n'est pas un tonneau à vin et ne commande pas le même travail.

À Québec, il n'y avait pas de corporations de métiers aussi puissantes comme en France, mais les contrats d'apprentissage en tonnellerie sont nombreux dans les greffes des notaires. Et on est apprenti tonnelier pendant deux ans, trois ans ou même plus, beaucoup plus pour les orphelins. Il faut dire aussi que les apprentis sont souvent très jeunes, à peine entrés en adolescence. Autrement, le métier est appris auprès du père, dans à peu près la moitié des cas.

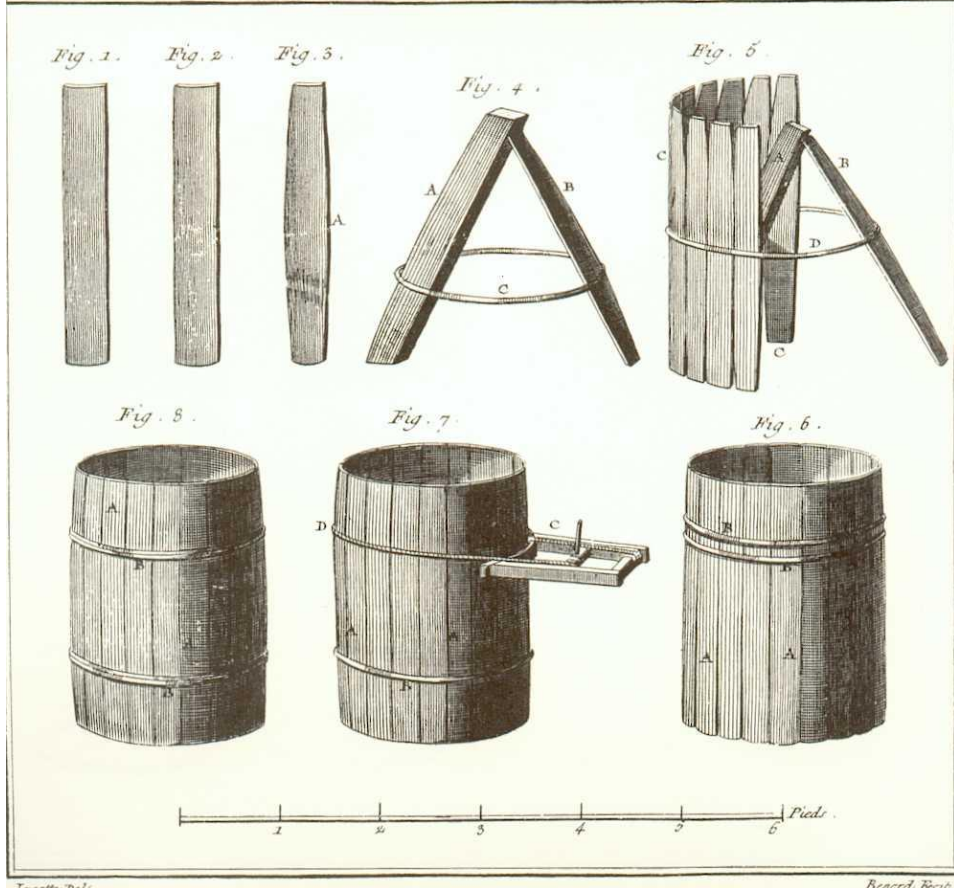
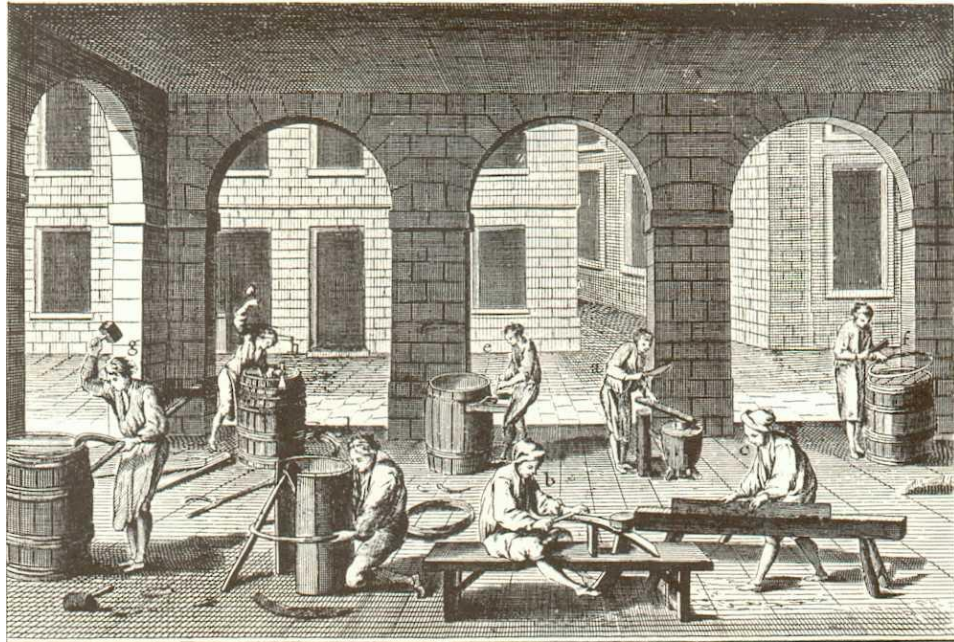
Maîtriser l'art de fabriquer un traversin (les planches du fond ou du dessus) peut paraître facile, mais faire une douve à partir d'un merrain de frêne (la planche arrondie) devait être un grand défi. D'abord, apprendre à fendre

une bille de bois sur la longueur, dans le sens de la fibre, et s'assurer que les planches sont de longueur et d'épaisseur égales. Puis, avec une doloire, réduire la largeur des extrémités de la planche et mettre ses côtés à clin ou en biseau. Ensuite, avec la plane, rendre la face extérieure du merrain convexe, puis concave à l'intérieur. Au montage, il faut savoir maîtriser le brasero pour assouplir le bois sans le brûler, et ajuster les anneaux. On n'imagine pas plus facile l'étape du jable, c'est-à-dire le creusage de la rainure pour introduire les planches du fond. Le tonneau non étanche pour la viande, le poisson, le beurre commande moins de travail et d'habileté que l'étanche pour le vin, par exemple.

Au recensement de 1666, le premier, il y a déjà à Québec sept tonneliers. L'un d'eux est plus connu, Claude Chasle, qui tient boutique dans le haut de la rue Sous-le-Fort côté nord, juste à côté de l'escalier Casse-Cou. Il prend comme apprenti Estienne Thibierge âgé de 14 ans, qui épousera la fille de Chasle et qui héritera de la boutique. Thibierge investit dans la tannerie de son beau-frère Pierre Gendron à l'île d'Orléans. Grâce à ce double artisanat, il mourra prospère. Thibierge eut lui-même plusieurs apprentis.

La tonnellerie a prospéré à Québec jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Imaginez qu'à elles seules les brasseries de Boswell, de McCallum, de Young et autres petits artisans produisaient près d'un million de litres de bière par année aux environs de 1860. La mécanisation de la tonnellerie débute justement dans ces années-là. À Québec, il semble qu'une seule tonnellerie ait eu les moyens de se mécaniser pour répondre aux immenses besoins de la Grande Guerre de 1914-18. À vrai dire, on n'a connu à Québec que la tonnellerie artisanale.

La France est aujourd'hui et depuis longtemps, peut-être depuis toujours, le pays qui produit le plus de tonneaux au monde, les 2/3 sinon les 3/4 de la production mondiale. Des tonneaux de chêne surtout.



La tonnellerie au milieu du XVIII^e siècle (Encyclopédie de Diderot)

Allons maintenant prendre la rue Sous-le-Cap. On lit la mention de ce toponyme, rue Sous-le-Cap, pour la première fois en 1818 lors d'un recensement. Antérieurement on la désignait comme petite rue du Sault-au-Matelot ; au fond, c'était la même rue qui se prolongeait au pied de la falaise, mais à partir d'ici les vagues atteignaient le solage des maisons à marée haute. On voit sur un plan de Chaussegros de 1722 que des maisons sont déjà adossées à la falaise. Parmi ces maisons, il y avait aussi des dépendances de maisons bâties de l'autre côté de la rue, telles que hangars, ateliers, latrines, écuries. De l'autre côté de la rue, les façades sont aujourd'hui détournées sur la rue Saint-Paul, qui s'est développée un siècle plus tard sur des remblais.

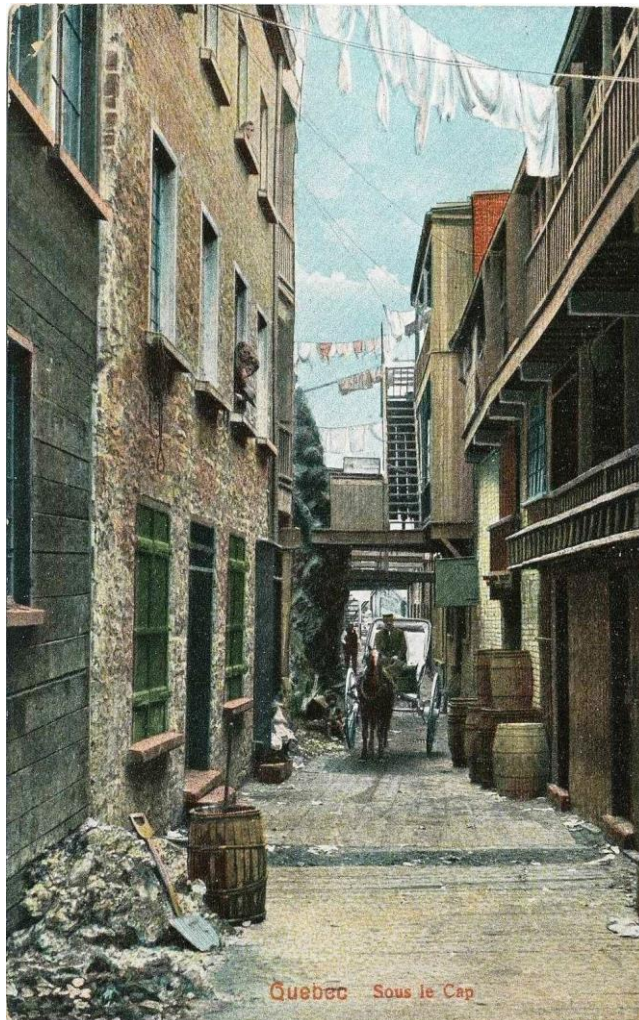
Les couleurs et les formes des moellons du mur façonné à l'entrée de la rue font oublier les étranges fenêtres cimentées à la falaise. Vue directe sur le Cap-aux-Diamants garantie ! Les curieux peuvent se sentir un peu clandestins en s'engageant dans la rue. Le passant y éprouve un sentiment de retraite, d'intimité, comme si la rue était privée. Les escaliers, les passerelles, les cabanons, les balcons, les patios prolongent la privauté des appartements jusqu'à la falaise.

Vous l'avez marchée de bout en bout ? Son nom lui va très bien, n'est-ce pas ? Par moments, on s'inquiète pour les résidents, malgré toutes les mesures de sécurité mises en place. On ne la parcourt jamais d'un bout à l'autre sans entendre une chute de petites roches. Vous avez noté ici et là la pierre noire du Cap-aux-Diamants, si friable. Vous avez remarqué également des pans de mur de maisons littéralement cimentés à la falaise. En hiver, des glaçons se développent un peu partout et durent longtemps au printemps.



À gauche, le jardin du Séminaire ; à droite, le jardin de l'Hôtel-Dieu ;
au bord de l'eau, la rue Sous-le-Cap (Chaussegros, vers 1750)

À l'ombre du Cap, la rue ne peut pas être très ensoleillée. L'humidité y est prégnante. Imaginez les conditions de vie des familles de travailleurs qui ont occupé ces maisons adossées à la falaise. Elles ont disparu progressivement à partir du milieu du XX^e siècle. Il en reste trois ou quatre, si on peut dire... Chauffage au bois, puis au charbon ; vous avez vu les ouvertures dans certains solages ? On est au bord de l'eau, mais on n'a pas l'eau courante avant la fin du XIX^e siècle. Beaucoup d'immigrés irlandais, dit-on. Et une quantité phénoménale de chiens errants, si l'on croit tout ce qu'on lit, au point qu'on la surnommait la ruelle aux chiens. Leurs jappements s'additionnaient au tapage des tonneliers, nombreux aux XVIII^e et XIX^e siècles dans ce prolongement de la rue du Sault-au-Matelot.



Nous voici aux pavés de la côte du Colonel Dambourgès. Son origine est sans doute un raccourci pour les piétons voulant se rendre à la ville haute, à la cathédrale, chez le gouverneur, au collège des Jésuites, plus tard à l'Université. En effet, elle rejoint le sentier de la Canoterie. Et la distance est longue de la côte de la Montagne à la porte du Palais.

Dambourgès est un personnage assez étonnant. Il nous arrive du Béarn, au pied des Pyrénées, en 1754, l'année où Washington nous entraîne en guerre au Fort Duquesne. Il se lance tout de suite en affaires dans l'immobilier. Il acquiert entre autres la fameuse maison du Chien d'or, en haut de la côte de la Montagne. Au matin du 1er janvier 1776, il est proclamé héros pour s'être montré brave à la rue de la Barricade et y avoir encaissé un coup de sabre à la figure, qui lui a mérité le surnom de Dambourgès le Balafré. Simple milicien cette nuit-là, il va gravir tous les échelons et devenir colonel de milice en 1790. Il se fait élire député du comté de Devon (1792-96) lors des premières élections suivant le Constitutionnal Act de 1791. Devon ? Eh oui, les Britanniques ont aussi essayé d'imposer des toponymes anglais à des coins de pays bien français, dans ce cas-ci : L'Islet. Ce nom Devon a collé jusqu'en 1829. À la Chambre d'Assemblée, Dambourgès a voté assez systématiquement contre le Parti patriote. Il s'est finalement installé à Montréal où il est mort. Une carte de 1791 porte déjà la mention de la côte Dambourgès.

Le plus fascinant dans cette côte du Colonel, ce sont moins les maisons que les pavés et les murs. Les rues en pavés sont rares à Québec. La Place Royale, bien sûr, la rue Sous-le-Fort, un bout de la rue Saint-Pierre... Les murs sont ici particulièrement impressionnants. Celui de la rue, avec ses beaux ocres, puis ceux de la côte de la Canoterie et des Remparts.



La canoterie du Séminaire (cercle) (Beaucourt, 1713)

Ce sentier de la Canoterie descend depuis le XVII^e siècle, avant même l'ouverture de la rue Sainte-Famille, au hangar à canots des prêtres du Séminaire. C'est un hangar en pierre où ils entreposent leurs canots et où ils en fabriquent également. Ils en ont un certain nombre, car ils ont obtenu le monopole de la traversée de la Saint-Charles. Le Séminaire traînera en justice ceux qui oseront défier son monopole. Ce sentier n'est toujours pas un chemin au moment de la Guerre de la Conquête ; c'est pourquoi il n'y aura pas de porte en bas de la rue Sainte-Famille avant Hope, lieutenant-gouverneur de la Province of Quebec de 1785 à sa mort en 1789. Et ça explique pourquoi Arnold n'y est pas monté en 1775.



La côte de la Canoterie et la Hope Gate (vers 1870)

Rendons-nous maintenant à la canoterie des bons abbés du Séminaire. L'estuaire de la Saint-Charles formait ici une baie au croisement de la petite rue Saint-Thomas. Cette baie longeait le pied de la falaise, si bien qu'en 1700 il fallait attendre la marée basse pour passer en charrette d'une basse-ville à l'autre, c'est-à-dire, par exemple, se rendre en charrette de la Place-Royale au Palais de l'Intendant.

Les lieux ont beaucoup changé, bien sûr, mais on peut imaginer que la canoterie du Séminaire se trouvait au beau milieu de la côte actuelle à la hauteur du chantier de construction ou du stationnement, de chaque côté de la côte.

En passant devant le 4 de la Canoterie, retenez seulement que Racey et Boswell, successivement, ont brassé de la bière ici. Nous n'avons pas fini de parler de bière dans ce quartier.

Au pied de cette côte de la Canoterie, nous quittons le fief du Sault-au-Matelot de Louis Hébert/Marie Rollet, et nous entrons dans l'espace des Augustines de l'Hôtel-Dieu, qui vendront ici des terrains dès le deuxième tiers du XVIII^e. Et un dénommé Jacques Richard en acquerra un collé à la falaise pour y installer un moulin à farine alimenté par le ruisseau qui descendait la côte.

Au bout de la côte de la Canoterie, on s'enlignait sur la rue Saint-Vallier. On ne prend pas la côte Dinan, mais on va en parler. Cette côte n'offre pas le plus beau paysage de la ville, c'est le moins qu'on puisse dire. On a construit ce *trestle* pour le tramway en 1897. La côte du Palais était apparemment trop à pic. Le tramway éliminé en 1948, le *trestle* est resté pour les automobiles, si bien qu'aujourd'hui, entre l'Hôtel-Dieu et les Casernes de la Nouvelle-France, on a de l'asphalte pour au moins cinq ou six voitures concomitantes. Un automobiliste non initié ne sait plus où aller.



On raconte que Francis-J. Dinan, échevin du quartier Champlain, était devenu grand ami du maire Lavigneur après qu'il eût soutenu le projet du maire d'effacer le toponyme Cul-de-Sac. Vous vous souvenez de l'épisode Champlain/Petit-Champlain. Le bout du boulevard Champlain qui doublait la rue Champlain, aujourd'hui Petit-Champlain, portait le toponyme Cul-de-Sac en toute logique, puisque c'était bien là, le cul-de-sac d'origine. Mais arrive le moment où il ne faut plus dire le « mot en C », qui choque la vertu de certaines bonnes âmes. Et le maire adopte cette posture. Pour le soutenir, le conseiller Dinan affirme en plein Conseil le 11 février 1927 : « *Ce nom de Cul-de-Sac qui remonte à Champlain est si vieux qu'il pue !* » Avis aux amateurs d'IPA : La Barberie offre une Dinan, qu'on ne peut malheureusement pas consommer sur place en ce moment.

L'édifice du n° 1 côte Dinan ou 43 de la Canoterie loge une galerie fondée par Madeleine Lacerte, aujourd'hui Galerie Alexandre Motulsky-Falardeau. Cette galerie est au pied de la côte Dinan depuis plus de 30 ans, après une dizaine d'années en haute-ville. C'est le haut lieu de l'art contemporain à Québec. On y montre en ce moment de très belles œuvres de Louis Boudreault, un artiste originaire de Havre-Aubert.

Quant au bâtiment lui-même, il n'est pas dépourvu de tout intérêt. Il sera bientôt centenaire. Il est tout à fait typique de l'architecture du commerce et de l'entreposage d'il y a cent ans, en béton et brique à l'épreuve des incendies. Et devinez quoi ? Le bâtiment est construit pour la Talbot équipement, spécialisée dans les équipements d'incendie. On a évoqué le nom de l'architecte Héliodore Laberge à propos du bâtiment moderniste voisin de la caserne de Lepage. Ce bâtiment-ci est du milieu de sa carrière d'architecte. L'église et le presbytère des Saints-Martyrs-Canadiens sont aussi de lui, et une quantité impressionnante de bâtiments publics et de maisons privées à Québec et dans les environs.

La rue de Saint-Vallier n'a pas toujours porté ce nom comme on peut le voir sur ce plan de 1879 où elle porte le nom de St Charles (*in english*). Ce fut dès 1620 le sentier du monastère des Récollets. Quand l'évêque Jean-Baptiste de LaCroix de Chevrières de Saint-Vallier achète le monastère en 1692 pour le convertir en Hôpital Général, la route va prendre le nom de chemin des Sœurs. Et ainsi de suite. J'ai la plus grande admiration pour cet évêque, le deuxième de Québec. Nous en parlerons en arrivant au sommet de la Côte de la Montagne, site de notre dernière énigme.



Department of Crown Lands, 1879 (BAHQ)

La tour à Duplessis, impossible de ne pas la voir à votre gauche, au-dessus de la côte Dinan. L'Hôtel-Dieu manquait d'espace, et les Augustines

menaçaient de déménager à Sillery, qui, alors, était une autre ville, et concurrente. D'où la tour, faute d'espace au sol. En juin 2018, des journalistes rapportaient un appel d'offres pour sa démolition. On parlait aussi de réduire le nombre d'étages. Elle est encore là avec ses 14 étages. C'est un beau bâtiment typique du milieu du XX^e siècle. On imagine mal que c'est Duplessis qui l'a fait construire, lui qu'on dit si conservateur. En tout cas, cette tour dans le Vieux-Québec a fait beaucoup causer.



Le Soleil, 1955

La Ruelle des Bains est un onyme bien intrigant. Eh bien oui, un établissement de bains a ouvert ses portes ici en 1817, au coin de Saint-Vallier, côté ouest (opposé au stationnement). Eau froide, tiède, chaude, vapeur. Le propriétaire est bien connu, on lui a dédié une rue en haute-ville près de l'Hôtel-Dieu, Robert Christie, avocat, historien, député de Gaspé. Deux mois après l'ouverture, Christie vend son entreprise à un autre célèbre personnage de notre histoire, Philippe Aubert de Gaspé. Or, l'année suivante, la nouvelle rue Saint-Paul s'amène, et le shérif de Gaspé déménage son établissement au coin de Saint-Paul. Mais, 1823, fin de la baignade. Cet établissement de bains était accolé au 5 ruelle des Bains.

Le bâtiment que vous voyez à cette adresse, avec porte-cochère, remonte au milieu du XIX^e siècle. Il remplaçait alors le bâtiment d'un autre

personnage intéressant, François Foucault, originaire de Bayonne, modeste jeune bureaucrate. Bientôt après son arrivée, il est nommé contrôleur de la Marine, chargé de la gestion financière des chantiers navals, garde-magasin du Roy pendant 25 ans et, plus tard, membre du Conseil supérieur (ancien Conseil Souverain). Près de sa maison, il aura son propre magasin, où il vend son propre blé, ses propres légumes, son huile de marsouin, car il a une entreprise de pêche au Labrador, il a sa propre barque et en affrète d'autres au besoin. On lui accordera en trois étapes une seigneurie large de 4 lieues (20 km) sur le Richelieu, l'une des plus grandes de la Nouvelle-France. Fait rarissime, il réussit à séduire quatre intendants, Bégon, Dupuy, Hocquart, Bigot, de qui il a obtenu toutes les faveurs, malgré que tous savaient qu'il confondait son magasin avec celui du Roy, qu'il prêtait de l'argent du magasin du Roy dont il plaçait les intérêts dans ses affaires, etc. C'est même lui qui, le 28 avril 1760, a présidé la dernière séance du Conseil Supérieur à Montréal. Il racontait que la Guerre de la Conquête l'avait ruiné et il continuait de quémander des faveurs jusqu'à sa mort à 75 ans en 1766. Il a vendu sa maison ici au super-spéculateur William Grant en 1764 pour financer son moulin sur le Richelieu et sans doute aussi son joli manoir.

Au milieu du XIX^e, la Drum Cabinet Manufacturing Company va convertir tout le quadrilatère en usine et entrepôt de fabrication de meubles, de rembourrage, etc. Une plaque murale le rappelle sur la rue Saint-Paul. Au milieu du XX^e, l'ordre hospitalier de St-Jean de Dieu acquiert cette maison n^o 5, puis celles adjacentes, réunies aujourd'hui autour d'une cour intérieure (qu'on peut voir à la porte cochère), pour servir d'accueil aux itinérants, à l'origine de Lauberivière, qui va déménager en 1985 à l'ancien Hôtel Champlain.

En voiture, on descend de l'Hôtel-Dieu à la Gare du Palais sans trop savoir qu'on emprunte la rue des Vaisseaux du Roi, que vient rejoindre la ruelle de l'Ancien Chantier. Nous sommes dans la 2^e Basse-Ville de la fin du XVII^e siècle, dont l'axe central est alors la rue Saint-Nicolas. Le quartier se développe autour du Palais de l'Intendant et de son chantier naval.

Certains d'entre vous ont peut-être utilisé, dans leur jeunesse, le viaduc Saint-Vallier qui permettait aux automobilistes venant de l'ouest de passer sous la côte du Palais pour se rendre dans le quartier de la Place-Royale. Ce tunnel a été rempli de sable et définitivement fermé au début des années 1970. On lit couramment que ce tunnel a été percé dans les années 1940. Mais voici une photo de 1928...



Photo 1928 (Archives Ville de Québec)

En traversant la rue des Vaisseaux du Roi et la rue Saint-Nicolas, concentrez-vous sur les voitures. De grâce, oubliez la falaise noircie au pied des casernes. Est-ce qu'on se chauffait au charbon dans les casernes ? Non, non, ce n'est pas le moment de se poser des questions ; on se concentre sur les automobiles, car on veut rester en vie pour notre rendez-vous la semaine prochaine au Palais de l'Intendant.

Références

Sur la Toile :

- Hardy, Jean-Pierre et Ruddel, David-Thiery, [*Apprentissage au Canada du XVII^e au XIX^e siècle*](#), L'Encyclopédie canadienne, 2015.
- Ouellet, Jérôme, [*Vues anciennes de Québec*](#).
- Ville de Québec, [*Répertoire du patrimoine bâti*](#).

Sur papier

- Côté, André, [*Joseph-Michel Cadet*](#), Septentrion, 1998.
- Reid Marcil, Eileen, [*Les tonneliers au Québec du XVII^e au XX^e siècle*](#), Les Éditions GID, 2003.

Guide virtuel : **Jacques Bachand**

Le 24 novembre 2020

© Jacques Bachand – Tous droits réservés